

Lettre à M. de Lamartine

*Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui,
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.*

*Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits ?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La Muse que le ciel vous avait fiancée*

Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,

Vierge craintive encore, amante des lauriers.

Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,

Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,

Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez

De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre ?

Quel aigle, Ganymède, à ce Dieu vous portait ?

Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,

Celui qui de si haut alors vous écoutait ?

Non, vous aviez vingt ans, et le coeur vous battait

Vous aviez lu Lara, Manfred et le Corsaire,

Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs ;

Le souffle de Byron vous soulevait de terre,

Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.

Vous appeliez de loin cette âme désolée ;

Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami

Et, comme le torrent dans la verte vallée,

L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui, lui dont l'Europe, encore toute armée,

Écoutait en tremblant les sauvages concerts ;

Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée,

Et de sa solitude emplissait l'univers ;

Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,

Qui, las d'être envié, se changeait en martyr ;

Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,

Pour son dernier exil s'apprêtant à partir ;

Lui qui, rassasié de la grandeur humaine,

Comme un cygne à son chant sentant sa mort prochaine,

Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir...

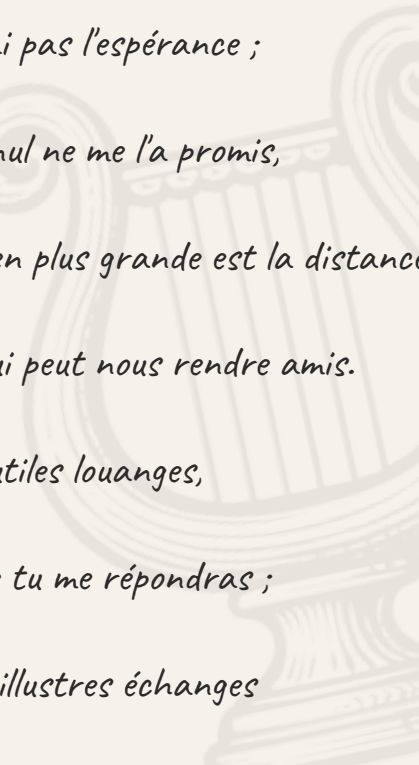
Il écouta ces vers que lisait sa maîtresse,

Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.

Je ne sais si du style il comprit la richesse ;

Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse :

Ce qui venait du coeur lui fut le bienvenu.



Poète, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleur t'a couronné le front,
À ton tour, reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaliser jamais je n'ai pas l'espérance ;
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis,
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras ;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde ;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait pleine de vanité.

Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par coeur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré ?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel et purs comme les flots ?
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas ?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice ;

Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir ;

Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,

Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.

Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,

Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi ?

Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,

J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,

Et qu'ainsi que le tien, mon rêve s'est enfui ?

Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,

Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,

Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,

J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon coeur ?

Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,

Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,

Je me suis étonné de ma propre misère,

Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir ?

Ah ! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,

Oserai-je m'en plaindre et te le raconter ?

Comment exprimerai-je une peine indicible ?

Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter ?

Oui, de ce jour fatal, plein d'horreur et de charmes,

Je veux fidèlement te faire le récit ;

Ce ne sont pas des chants, ce ne sont pas des larmes,

Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,

Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,

Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,

Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.

Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.

Il cherche autour de lui la place accoutumée

Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;

Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.

Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,

*Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.*

*Tel, lorsque abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,*

Seul je me suis assis dans la nuit de mon coeur.

Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,

Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux ;

Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,

Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.

C'était dans une rue obscure et tortueuse

De cet immense égout qu'on appelle Paris :

Autour de moi criait cette foule railleuse

Qui des infortunés n'entend jamais les cris.

Sur le pavé noirci les blafardes lanternes

Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,

Et, suivant au hasard ces feux vagues et ternes,

L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.

Partout retentissait comme une joie étrange ;

C'était en février, au temps du carnaval.

Les masques avinés, se croisant dans la fange,

S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.

Dans un carrosse ouvert une troupe entassée

Paraissait par moments sous le ciel pluvieux,

Puis se perdait au loin dans la ville insensée,

Hurlant un hymne impur sous la résine en feu.

Cependant des vieillards, des enfants et des femmes

Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,

Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes

Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.

On eût dit un portrait de la débauche antique,

Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,

Où des temples secrets la Vénus impudique

Sortait échevelée, une torche à la main.

Dieu juste ! pleurer seul par une nuit pareille !

Ô mon unique amour ! que vous avais-je fait ?

Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille

Que vous étiez ma vie et que Dieu le savait ?

Ah ! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,

Qu'à travers cette honte et cette obscurité

J'étais là, regardant de ta lampe chérie,

Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté ?

Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre,

Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.

Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre ;

Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau !

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,

Assis sur une borne, au fond d'un carrefour,

Les deux mains sur mon coeur, et serrant ma blessure,

Et sentant y saigner un invincible amour ;

C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,

Au milieu des transports d'un peuple furieux

Qui semblait en passant crier à ma jeunesse,

« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux ? »

C'est là, devant ce mur, où j'ai frappé ma tête,

Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu ;
C'est là, le croiras-tu ? chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.
Ô toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu ?
Comprends-tu que ce mot la main puisse l'écrire,
Et le coeur le signer, et les lèvres le dire,
Les lèvres, qu'un baiser vient d'unir devant Dieu ?
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle,
Chaque jour plus profond, se forme à notre insu ;
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au coeur son merveilleux tissu ;
Un lien tout-puissant dont les noeuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamants ;
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amants
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements ;

Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux,
Puis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux ?
Ô poète ! il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter.
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changements d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer ?
Quel tombeau que le coeur, et quelle solitude !

Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher ?

Il y marche pourtant ; c'est Dieu qui l'y convie.

Il va semant partout et prodiguant sa vie :

Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,

Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.

Son misérable coeur est fait de telle sorte

Qu'il fuit incessamment qu'une ruine en sorte ;

Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,

Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.

Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père,

Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère ;

Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,

Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?

Ah ! c'est plus que mourir, c'est survivre à soi-même.

L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.

Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant ;

Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien ! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,

Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,

Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,

Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.

Son bonheur est le tien, sa douleur est la tienne ;

Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer

Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne ;

Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.

Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse ?

Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté ?

Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,

Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté ?

Non, Alphonse, jamais. La triste expérience

Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.

Tu respectes le mal fait par la Providence,

Tu le laisses passer, et tu crois à ton Dieu.

Quel qu'il soit, c'est le mien ; il n'est pas deux croyances

Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux ;

Je sais qu'ils sont à Lui, je sais qu'ils sont immenses,

Et que l'immensité ne peut pas être à deux.

J'ai connu, jeune encore, de sévères souffrances,

J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.

Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,

Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.

Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,

C'est ce que m'ont appris les anges de douleur ;

Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,

Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon coeur :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,

De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?

Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :

Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le coeur pris d'un caprice de femme,

Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.

Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :

Ton âme est immortelle, et ton coeur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;

Tu dis que le passé te voile l'avenir.

Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :

Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;

Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.

Tombe, agenouille-toi, créature insensée :

Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière

Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,

Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :

Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

Alfred de Musset (1810-1857)

